

Préface

La *poikilia* des hommes grecs

Pauline SCHMITT PANTEL

Il y a cinquante ans l'affirmation selon laquelle l'histoire des hommes était encore à écrire aurait beaucoup surpris les historiennes qui, à l'université de Paris 7 Jussieu, créaient un cours ayant pour thème : « Les femmes ont-elles une histoire¹ ? » Je pense même qu'elles en auraient souri. Elles avaient la conviction que les hommes avaient été jusqu'alors les principaux sujets de l'écriture de l'histoire et qu'il fallait que cela change. Le besoin d'écrire non pas une, mais des histoires des femmes, celle des femmes en Occident et bien d'autres aussi, s'inscrivait dans les mouvements de contestation sociale et politique portés par les femmes. La revendication de droits, de liberté et d'égalité allait de pair avec la recherche de « notre » histoire. Que cette histoire des femmes soit désormais « bien installée » en 2024 est réjouissant ! Et d'une certaine manière l'histoire des hommes, des masculinités, des virilités que propose ce dictionnaire est tributaire des domaines et des thèmes qui ont été abordés, approfondis, renouvelés par l'histoire des femmes.

L'introduction de Lydie Bodiou et Véronique Mehl donne toutes les clefs de lecture d'un ouvrage résolument neuf qui pose sur le monde antique un regard contemporain dans la grande tradition de l'histoire anthropologique de la Grèce ancienne. Je vais me glisser dans le moule proposé où je me sens à l'aise et prendre un exemple en essayant de voir comment la prise en compte de certaines entrées du dictionnaire modifie notre regard sur les hommes grecs. L'exemple porte sur les dirigeants politiques d'Athènes au v^e siècle av. J.-C., des hommes dont les fonctions, les statuts, la place dans la vie de la cité, forgent notre vision de la démocratie grecque. Il s'agit d'Aristide, de Cimon, de Thémistocle, de Périclès, de Nicias et d'Alcibiade². Or les sources grecques (et au premier rang Plutarque) permettent de poser sur ces « vies » un nouveau regard qui leur donne, sinon un complément d'âme, du moins une identité plus complexe. Ces sources décrivent leurs manières de se comporter, leurs *epitedeumata*, leurs mœurs. Qu'apprend-t-on en les lisant ? Je retiens ici quelques traits en rapport avec quelques entrées du dictionnaire, sans pouvoir rendre compte de la richesse et la diversité des notices réunies dans l'ouvrage.

1. M. PERROT, « Les premières expériences », in F. BASCH *et al.*, *Vingt-cinq ans d'études féministes. L'expérience Jussieu*, CEDREF, université Paris 7, Paris, 2001, p. 13-21. M. PERROT, *Mon histoire des femmes*, Paris, Seuil, 2006, p. 13.
2. P. SCHMITT PANTEL, *Hommes illustres, mœurs et politique à Athènes au v^e siècle*, Paris, Aubier, 2009.

Ces hommes illustres ne sont pas tous nés de père citoyen et de mère fille de citoyen, comme la loi prise en 451 en fait l'obligation pour la reconnaissance de la citoyenneté à Athènes. Deux d'entre eux, Thémistocle et Cimon, ont pour mère une jeune femme de Thrace. Nés avant 451 ils sont toutefois citoyens, mais cette origine barbare est parfois évoquée dans les propos de leurs concitoyens qui relèvent leur manque d'éducation (*paideia*). Thémistocle est incapable d'accorder une lyre ou de jouer d'une cithare, Cimon n'a pas appris la musique et ignore totalement l'éloquence. S'ils ne possèdent pas les bases de l'éducation aristocratique, ils ont pour maîtres des sages comme Mnésiphilos de Phréarres qui enseigne à Thémistocle l'habileté politique et l'intelligence pratique. Périclès a pour maître de musique Damon, et il suit les leçons de Zénon d'Élée et d'Anaxagore de Clazomènes. Alcibiade est l'élève de Socrate. Les auteurs grecs contemporains décèlent dans leur éducation les traits de leur caractère et de leur rôle futur dans la cité, faisant d'Aristide et de Cimon par exemple des admirateurs des mœurs de Sparte. De leur éducation physique et de la fréquentation du gymnase, qui auraient dû leur façonner un corps d'athlète et les préparer à leur rôle d'hoplite, on ne sait presque rien. Ils ne gagnent pas à la course ou au lancer de javelot, un seul est vainqueur aux concours à Olympie, Alcibiade, mais c'est en tant que propriétaire des chevaux qui remportent la course de chars.

Leur entrée dans le monde adulte va de pair avec les premières émotions amoureuses. Aristide et Thémistocle sont rivaux dans l'attention qu'ils portent à l'éclatante beauté du jeune Stésiléos de Céos, une rivalité qui plus tard se portera sur le terrain politique. Cimon vit une passion pour sa sœur Elpiniké. Et l'attrait érotique que le jeune Alcibiade exerce sur ses contemporains préfigure le lien entre séduction érotique et séduction politique, lien qui sera une des marques de sa carrière. Lors de sa première participation à l'assemblée du peuple (*ecclesia*) le jeune homme s'avance à la tribune pour promettre de donner une somme d'argent au *dêmos* et il laisse échapper de son manteau une caille, cadeau classique dans les échanges entre amants (érastes) et aimés (éromènes). La relation érotique entre citoyens est mise sur le même plan que la vie politique.

Éphèbe et jeune adulte, leur première participation à la guerre est cruciale. Aristide et Thémistocle combattent vaillamment à la bataille de Marathon contre les Perses en 490. C'est le courage au combat (Cimon est *lampros kai androdès*) qui vaut à Cimon renommée et popularité, dès l'époque de la bataille de Salamine (480) et surtout lors du siège d'Eion (476-475). Alcibiade, encore adolescent, est blessé aux côtés de Socrate à la bataille de Potidée en 431 et les stratèges lui décernent le prix de la valeur (*to aristeion*) : une couronne et une panoplie. La défense de la cité marque pour tous l'entrée dans la vie publique. Désormais citoyens aspirant aux charges de la cité (*archai*), ces hommes vont changer de comportement, signe de l'étroite relation entre mœurs et politique. Thémistocle passe ses nuits à veiller et refuse de prendre part aux festins. « Thémistocle encore jeune s'abandonnait au vin et aux femmes. Mais après le commandement de Miltiade de l'armée athénienne et la victoire de Marathon contre les barbares, il ne fut plus jamais possible de voir Thémistocle se mal conduire. À ceux qui exprimaient leur étonnement de ce changement, il disait « Le trophée de Miltiade m'empêche de dormir et d'être indolent » (Plutarque, *Apophtegmes de rois et de généraux*, *Apophtegmes laconiens*, 185a, trad. F. Furhmann). L'intempérance s'accorde mal avec le service de la cité. Périclès s'impose à son tour un nouveau genre de vie : on

ne le voit plus que dans une seule rue de la ville, celle qui mène à l'agora et au conseil, et lui aussi décline les invitations de ses amis aux banquets. Et Nicias suit l'exemple de ces prédécesseurs en menant une vie austère. Le contre-exemple est Alcibiade qui mène une vie fastueuse en privé comme en public.

Leur richesse ou leur pauvreté s'expose dans leur apparence. Aristide s'avance dans l'assemblée avec un manteau grossier, il grelotte en public. Il n'a pas laissé de quoi se faire enterrer. Après sa mort, ses filles sont nourries au prytanée, puis la cité les dote pour qu'elles puissent se marier. Son fils reçoit de la cité des terres, une somme d'argent et une pension quotidienne. À l'opposé, Cimon a une belle prestance, une haute taille et une chevelure abondante et bouclée. Il se fait accompagner de jeunes amis bien habillés et quand ils rencontrent un vieillard mal vêtu, l'un ou l'autre, à tour de rôle, échange ses habits. Devenu riche après des expéditions militaires, « il fit enlever les clôtures de ses propriétés afin que les étrangers et les citoyens pauvres puissent cueillir des fruits et tous les jours il faisait préparer chez lui un repas simple mais suffisant pour un grand nombre de personnes » (Plutarque, *Vie de Cimon*, 10, 1 trad. R. Flacelière). L'apparence d'Alcibiade est à elle-seule un discours politique.

Le rapport de ces personnages avec le monde divin est parfois surprenant. Tous sont à des titres divers des acteurs du culte. Ils remplissent leur charge de liturge, organisent les fêtes en l'honneur des dieux, les processions, les sacrifices et les banquets dans la cité athénienne. Les offrandes qu'ils savent mettre en scène ont souvent une portée politique. Le mors que le jeune Cimon offre à Athéna sur l'Acropole est le signe de son adhésion à la proposition de Thémistocle de mener une guerre de fantassins (hoplites) et non plus de cavaliers, y compris sur les trières contre les Perses. Le droit donné à Cimon de consacrer trois hermès de pierre sur l'agora après la victoire d'Éion marque un changement dans l'idéologie civique démocratique. Désormais des offrandes privées faites par un citoyen ont une reconnaissance publique. Mais d'autres gestes qui leur sont attribués étonnent. Quand Thémistocle fonde un sanctuaire d'Artémis Aristoboulè (excellente conseillère) près de sa maison dans le dème de Mélité, le peuple athénien voit là une marque d'*hybris* (démésure) et condamne Thémistocle à l'ostracisme. Alcibiade vainqueur en 416 de la course de chars à Olympie offre un banquet à la panégyrie tout entière pour fêter sa victoire. Il demande aux responsables de la délégation athénienne (les archithéores) de lui prêter pour ce repas la vaisselle de la cité – aiguières et cassolettes d'or – et agit comme si tout ceci lui appartenait. Cette usurpation des biens publics et sacrés à des fins privées est une marque du dévoiement des pratiques civiques caractéristique de l'attitude d'Alcibiade. Enfin la piété excessive de Nicias l'incite à des conduites superstitieuses qui ont des conséquences néfastes pour l'ensemble de la cité. Pendant l'expédition de Sicile, il ne prend pas la décision de combattre attendant l'avis favorable des devins. La superstition atteint même Périclès, lui le disciple d'Anaxagore. À la fin de sa vie, malade, il porte une amulette que les femmes ont suspendue à son cou.

De l'attitude de ces hommes dans le registre de l'intime les auteurs grecs disent peu. Mais leur comportement prend parfois pour cadre l'espace public. Avec Alcibiade on assiste sur l'agora à une scène de violence conjugale. Quand son épouse Hipparété se rend chez l'archonte pour déposer une demande de divorce conformément à la loi, Alcibiade se jette sur elle, la saisit et la ramène chez lui en traversant la place publique (agora). Une autre scène non loin de l'agora est plus romantique : « On dit qu'en

sortant de chez lui et en rentrant de l'agora, chaque jour, [Périclès] ne manquait jamais de saluer et d'embrasser Aspasia » (Plutarque, *Vie de Périclès*, 24, 9, trad. R. Flacelière). L'attachement amoureux (*erotiké agapésis*) de Périclès pour Aspasia n'est qu'une forme parmi d'autres des sentiments et des émotions qui animent les hommes grecs. Les textes fourmillent de notations sur leurs affects : peur de Nicias, pleurs de Périclès, gestes colériques d'Alcibiade, pleurerie de Thémistocle, désespoir de Cimon, jalousie d'Aristide, une palette étendue qui est constitutive du discours grec sur les hommes depuis l'épopée homérique. Les pleurs d'Achille devant Troie ou ceux d'Ulysse chez les Phéaciens font désormais partie de toute analyse du héros homérique, mais on parle peu des pleurs de Périclès devant les jurés du tribunal athénien pour faire acquitter Aspasia accusée d'impiété. Faire une place à l'étude des sentiments et des émotions des hommes est un des grands acquis de ce dictionnaire.

De proche en proche, l'image convenue des dirigeants d'Athènes se craquèle et laisse apercevoir d'autres lignes de force inattendues comme celle que Nicole Loraux appelle « l'opérateur féminin ». « Sous l'évidente exaltation de l'*anér*, je déchiffre le souci de définir l'homme-citoyen par une virilité que rien de féminin ne saurait entamer. Et dans ce souci je vois l'effort durable du politique pour refouler sur ses marges une tradition adverse, ou, du moins, autre. Une autre tradition, tout aussi grecque et qui, de l'épopée homérique à la légende héroïque, postule qu'un homme digne de ce nom, est plus viril d'abriter en soi de la féminité³. » Dans cette perspective, il faut étudier les moments de leur vie où les compatriotes d'Aristide mettent entre parenthèses leur identité masculine. Quand Thémistocle accepte de voyager dans un chariot de femme à travers le monde perse pour sauver sa vie, ou quand Alcibiade rêve à la veille de sa mort d'être habillé et fardé comme une femme. « Alcibiade se trouvait dans un village de Phrygie, où il vivait avec la courtisane Timandra, et où il eut en dormant la vision que voici : il se vit revêtu des habits de sa compagne, qui lui tenait la tête dans ses bras et le peignait et lui fardait le visage comme à une femme » (Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, 39, 1-2, trad. R. Flacelière).

La maladie et la mort des dirigeants d'Athènes incitent à nuancer l'image de leur réussite. Elles les fragilisent, les humanisent en quelque sorte. Périclès est atteint par l'épidémie qui frappe Athènes à la fin de la première année de la guerre du Péloponnèse. « L'attaque ne fut pas comme chez d'autres aigue ou violente. Ce fut une sorte de langueur qui se prolongea avec des phases diverses, qui lui consuma lentement le corps et mina la vigueur de son esprit » (Plutarque, *Vie de Périclès*, 38, 1, trad. R. Flacelière). Périclès écoute parler ses amis qui le croient inconscient à son chevet. Et dans un dernier éclair de lucidité politique, il se fait gloire d'avoir su éviter aux citoyens de mourir au combat. Cimon demande que sa mort au siège de Kition à Chypre soit tenue secrète jusqu'au retour de la flotte à Athènes. Thémistocle se suicide en terre perse pour ne pas combattre les Grecs aux côtés du Grand Roi. Sur le point d'être fait prisonnier par les Syracusains, Nicias se suicide en Sicile. Et Alcibiade est abattu tel une bête sauvage par les lances barbares dans un village de Phrygie. Seul Aristide meurt de façon paisible à Athènes. Le registre de la « belle mort » ne s'applique à aucun de ces hommes illustres.

3. N. LORAUX, *Les expériences de Tirésias. Le féminin et l'homme grec*, Paris, Gallimard, 1989, p. 8.

Aristide, Thémistocle, Cimon, Périclès, Nicias et Alcibiade, sont mis en scène dès l'époque classique par les auteurs tragiques et comiques, par les poètes, par les attidographes, par les philosophes, par les historiens. Les textes grecs donnent de leur vie une image chatoyante et bigarrée (*poikilia*) beaucoup plus complexe que celle des biographies des historiens modernes. Leur manière de se comporter est louée ou critiquée, les citoyens les jugent, leur pardonnent, les acclament et les oublient. Leur corps, leur vêtement, leur allure, leur beauté, leur sexualité, leurs pleurs, leur vulnérabilité, tout est sujet de discours. Les textes et les images existent, encore faut-il qu'ils paraissent dignes d'intérêt pour les historiennes et les historiens. Et que ces facettes de l'homme grec parlent à notre imaginaire. C'est ce que propose à merveille ce dictionnaire.